

IRÈNE
TRAGÉDIE



VOLTAIRE
1778

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Septembre 2011

IRÈNE

TRAGÉDIE



Voltaire

1778

Représentée pour la première fois le 16 mars 1778 au
Théâtre des Tuileries par la Comédie française.

ACTEURS

NICÉPHORE, empereur de Constantinople.

IRENE, femme de Nicéphore.

ALEXIS COMMÈNE, prince de Grèce.

LÉONCE, père d'Irène.

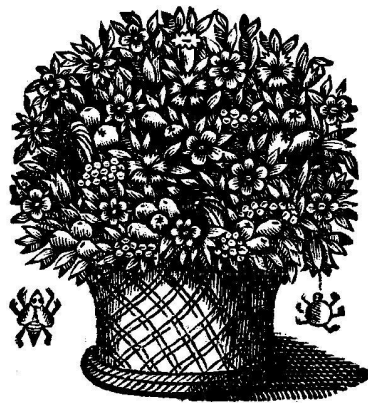
MEMNON, attaché au prince Alexis.

ZOÉ, favorite, suivante d'Irène.

Un officier de l'empereur.

Gardes.

La scène est dans un salon de l'ancien palais de Constantin.





ACTE I

SCÈNE I. Irène, Zoé.

IRÈNE

Quel changement nouveau, quelle sombre terreur,
Ont écarté de nous la cour et l'empereur ?
Au palais des sept tours une garde inconnue
Dans un silence morne étonne ici ma vue ;
5 En un vaste désert on a changé la cour.

ZOÉ

Aux murs de Constantin trop souvent un beau jour
Est suivi des horreurs du plus funeste orage.
La cour n'est pas longtemps le bruyant assemblage
De tous nos vains plaisirs l'un à l'autre enchaînés,
10 Trompeurs soulagements des coeurs infortunés ;
De la foule importune il faut qu'on se retire.
Nos états assemblés pour corriger l'empire,
Pour le perdre peut-être, et ces fiers musulmans,
Ces scythes vagabonds débordés dans nos champs,
15 Mille ennemis cachés qu'on nous fait craindre encore,
Sans doute en ce moment occupent Nicéphore.

IRÈNE

De ses chagrins secrets, qu'il veut dissimuler,
Je connais trop la cause ; elle va m'accabler.
Je sais par quels soupçons sa dureté jalouse
20 Dans son inquiétude outrage son épouse.
Il écoute en secret ces obscurs imposteurs,
D'un esprit défiant détestables flatteurs,
Trafiquant du mensonge et de la calomnie,
Et couvrant la vertu de leur ignominie.
25 Quel emploi pour César ! Et quels soins douloureux !
Je le plains, je gémiss... il fait deux malheureux...
Ah ! Que n'ai-je embrassé cette retraite austère
Où depuis mon hymen s'est enfermé mon père !
Il a fui pour jamais l'illusion des cours,
30 L'espoir qui nous séduit, qui nous trompe toujours,
La crainte qui nous glace, et la peine cruelle
De se faire à soi-même une guerre éternelle.
Que ne foulais-je aux pieds ma funeste grandeur !

35 Je montai sur le trône au faite du malheur,
Aux yeux des nations victime couronnée,
Je pleure devant toi ma haute destinée ;
Et je pleure surtout ce fatal souvenir
Que mon devoir condamne, et qu'il me faut bannir.
Ici l'air qu'on respire empoisonne ma vie.

ZOÉ

40 De Nicéphore au moins la sombre jalousie
Par d'indiscrets éclats n'a point manifesté
Le sentiment honteux dont il est tourmenté :
Il le cache au vulgaire, à sa cour, à lui-même,
Il sait vous respecter, et peut-être il vous aime.
45 Vous cherchez à nourrir une injuste douleur.
Que craignez-vous ?

IRÈNE

Le ciel, Alexis, et mon coeur.

ZOÉ

Mais Alexis Comnène aux champs de la Tauride
Tout entier à la gloire, au devoir qui le guide,
Sert l'empereur et vous sans vous inquiéter,
50 Fidèle à ses serments jusqu'à vous éviter.

IRÈNE

Je sais que ce héros ne cherche que la gloire :
Je ne saurais m'en plaindre. Il a par la victoire
Raffermi cet empire ébranlé dès longtemps.

IRÈNE

Ah ! J'ai trop admiré ses exploits éclatants :
55 Sa gloire de si loin m'a trop intéressée.
César aura surpris au fond de ma pensée
Quelques vœux indiscrets que je n'ai pu cacher,
Et qu'un époux, un maître, a droit de reprocher.
C'était pour Alexis que le ciel me fit naître :
60 Des antiques césars nous avons reçu l'être :
Et dès notre berceau l'un à l'autre promis,
C'est dans ces mêmes lieux que nous fûmes unis :
C'est avec Alexis que je fus élevée ;
Ma foi lui fut acquise et lui fut enlevée.
65 L'intérêt de l'état, ce prétexte inventé
Pour trahir sa promesse avec impunité,
Ce fantôme effrayant subjuga ma famille ;
Ma mère à son orgueil sacrifia sa fille.
Du bandeau des césars on crut cacher mes pleurs ;
70 On para mes chagrins de l'éclat des grandeurs.
Il me fallut éteindre, en ma douleur profonde,
Un feu plus cher pour moi que l'empire du monde ;
Au maître de mon coeur il fallut m'arracher,
De moi-même en pleurant j'osai me détacher.
75 De la religion le pouvoir invincible
Secourut ma faiblesse en ce combat pénible ;
Et de ce grand secours apprenant à m'armer,
Je fis l'affreux serment de ne jamais aimer.

Je le tiendrai... ce mot te fait assez comprendre
80 À quels déchirements ce coeur devait s'attendre.
Mon père à cet orage ayant pu m'exposer,
M'aurait par ses vertus appris à l'apaiser ;
Il a quitté la cour, il a fui Nicéphore ;
Il m'abandonne en proie au monde qu'il abhorre :
85 Et je n'ai que toi seule à qui je puis ouvrir
Ce coeur faible et blessé que rien ne peut guérir.
Mais on ouvre au palais... je vois Memnon paraître.

SCÈNE II. **Irène, Zoé, Memnon.**

IRÈNE

Eh bien ! En liberté puis-je voir votre maître ?
Memnon, puis-je à mon tour être admise aujourd'hui
90 Parmi les courtisans qu'il approche de lui ?

MEMNON

Madame, j'avouerai qu'il veut à votre vue
Dérober les chagrins de son âme abattue.
Je ne suis point compté parmi les courtisans
De ses desseins secrets superbes confidents :
95 Du conseil de César on me ferme l'entrée.
Commandant de sa garde à la porte sacrée,
Militaire oublié par ses maîtres altiers,
Relégué dans mon poste ainsi que mes guerriers,
J'ai seulement appris que le brave Comnène
100 A quitté dès longtemps les bords du Borysthène,
Qu'il vogue vers Byzance, et que César troublé
Écoute en frémissant son conseil assemblé.

IRÈNE

Alexis, dites-vous ?

MEMNON

Il revole au Bosphore.

IRÈNE

105 Il pourrait à ce point offenser Nicéphore !
Revenir sans son ordre !

MEMNON

On l'assure, et la cour

S'alarme, se divise, et tremble à son retour.
Il a brisé, dit-on, l'honorable esclavage
Où l'empereur jaloux retenait son courage ;
Il vient jouir ici des honneurs et des droits
110 Que lui donnent son rang, sa naissance, et nos lois.
C'est tout ce que j'apprends par ces rumeurs soudaines
Qui font naître en ces lieux tant d'espérances vaines,
Et qui, de bouche en bouche armant les factions,
Vont préparer Byzance aux révolutions.

115 Pour moi, je sais assez quel parti je dois prendre,
Quel maître je dois suivre, et qui je dois défendre :
Je ne consulte point nos ministres, nos grands,
Leurs intérêts cachés, leurs partis différents,
Leurs fausses amitiés, leurs indiscrettes haines.
120 Attaché sans réserve au pur sang des Comnènes,
Je le sers, et surtout dans ces extrémités,
Memnon sera fidèle au sang dont vous sortez.
Le temps ne permet pas d'en dire davantage...
Souffrez que je revole où mon devoir m'engage.

Il sort.

SCÈNE III.

Irène, Zoé.

IRÈNE

125 Qu'a-t-il osé me dire ? Et quel nouveau danger,
Quel malheur imprévu vient encor m'affliger !
Il ne s'explique point : je crains de le comprendre.

ZOÉ

Memnon n'est qu'un guerrier prompt à tout entreprendre :
Je le connais ; le sang d'assez près nous unit.
130 Contre nos courtisans exhalant son dépit,
Il détesta toujours leur frivole insolence,
Leurs animosités qui partagent Byzance,
Leurs tristes vanités que suit le déshonneur ;
Mais son esprit altier hait surtout l'empereur.
135 D'Alexis, en secret, son coeur est idolâtre,
Et, s'il en était cru, Byzance est un théâtre
Qui produirait bientôt quelqu'un de ces revers
Dont le sanglant spectacle ébranla l'univers.
Ne vous étonnez point quand sa sombre colère
140 S'échappe en vous parlant, et peint son caractère.

IRÈNE

Mais Alexis revient... César est irrité :
Le courtisan surpris murmure épouvanté.
Les états convoqués dans Byzance incertaine,
Fatiguant dès longtemps la grandeur souveraine,
145 Troublent l'empire entier par leurs divisions.
Tout un peuple s'enflamme au feu des factions...
Des discours de Memnon que veux-tu que j'espère ?
Il commande au palais une garde étrangère :
D'Alexis, en secret, est-il le confident ?
150 Que je crains d'Alexis le retour imprudent,
Les desseins du sénat, des peuples le délire,
Et l'orage naissant qui gronde sur l'empire !
Que je me crains surtout dans ma juste douleur !
Je consulte en tremblant le secret de mon coeur :
155 Peut-être il me prépare un avenir terrible :
Le ciel, en le formant, l'a rendu trop sensible.
Si jamais Alexis en ce funeste lieu,

Trahissant ses serments... que vois-je ? Juste Dieu !

SCÈNE IV.
Irène, Alexis, Zoé.

ALEXIS

160 Daignez souffrir ma vue, et bannissez vos craintes...
Je ne viens point troubler par d'inutiles plaintes
Un coeur à qui le mien se doit sacrifier,
Et rappeler des temps qu'il nous faut oublier.
Le destin me ravit la grandeur souveraine ;
Il m'a fait plus d'outrage : il m'a privé d'Irène...
165 Dans l'orient soumis mes services rendus
M'auraient pu mériter les biens que j'ai perdus ;
Mais lorsque sur le trône on plaça Nicéphore,
La gloire en ma faveur ne parlait point encore ;
Et n'ayant pour appui que nos communs aïeux,
170 Je n'avais rien tenté qui pût m'approcher d'eux.
Aujourd'hui Trébisonde entre nos mains remise,
Les scythes repoussés, la Tauride conquise,
Sont les droits qui vers vous m'ont enfin rappelé.
Le prix de mes travaux était d'être exilé !
175 Le suis-je encor par vous ? N'osez-vous reconnaître
Dans le sang dont je suis le sang qui vous fit naître ?

IRÈNE

Prince, que dites-vous ? Dans quel temps, dans quels lieux,
Par ce retour fatal étonnez-vous mes yeux ?
Vous connaissez trop bien quel joug m'a captivée,
180 La barrière éternelle entre nous élevée,
Nos devoirs, nos serments, et surtout cette loi
Qui ne vous permet plus de vous montrer à moi.
Pour calmer de César l'injuste défiance,
Il vous aurait suffi d'éviter ma présence.
185 Vous n'avez pas prévu ce que vous hasardez.
Vous me faites frémir : seigneur, vous vous perdez.

ALEXIS

Si je craignais pour vous je serais plus coupable ;
Ma présence à César serait plus redoutable.
Quoi donc ! Suis-je à Byzance ? Est-ce vous que je vois ?
190 Est-ce un sultan jaloux qui vous tient sous ses lois ?
Êtes-vous dans la Grèce une esclave d'Asie,
Qu'un despote, un barbare achète en Circassie,
Qu'on rejette en prison sous des monstres cruels,
À jamais invisible au reste des mortels ?
195 César a-t-il changé, dans sa sombre rudesse,
L'esprit de l'occident et les moeurs de la Grèce ?

IRÈNE

Du jour où Nicéphore ici reçut ma foi,
Vous le savez assez, tout est changé pour moi.

ALEXIS

Hors mon coeur ; le destin le forma pour Irène :
200 Il brave des césars la puissance et la haine.
Il ne craindrait que vous ! Quoi ! Vos derniers sujets
Vers leur impératrice auront un libre accès !
Tout mortel jouira du bonheur de sa vue !
Nicéphore à moi seul l'aurait-il défendue ?
205 Et suis-je un criminel à ses regards jaloux
Dès qu'on l'a fait César, et qu'il est votre époux ?
Enorgueilli surtout de cet hymen auguste,
L'excès de son bonheur le rend-il plus injuste ?

IRÈNE

Il est mon souverain.

ALEXIS

Non : il n'était pas né
210 Pour me ravir le bien qui m'était destiné :
Il n'en était pas digne ; et le sang des Commènes
Ne vous fut point transmis pour servir dans ses chaînes.
Qu'il gouverne, s'il peut, de ses sévères mains
Cet empire, autrefois l'empire des romains ;
215 Qu'aux campagnes de Thrace, aux mers de Trébisonde,
Transporta Constantin pour le malheur du monde,
Et que j'ai défendu moins pour lui que pour vous.
Qu'il règne, s'il le faut ; je n'en suis point jaloux :
Je le suis de vous seule, et jamais mon courage
220 Ne lui pardonnera votre indigne esclavage.
Vous cachez des malheurs dont vos pleurs sont garants ;
Et les usurpateurs sont toujours des tyrans.
Mais si le ciel est juste, il se souvient peut-être
Qu'il devait à l'empire un moins barbare maître.

IRÈNE

225 Trop vains regrets ! Je suis esclave de ma foi.
Seigneur, je l'ai donnée, elle n'est plus à moi.

ALEXIS

Ah ! Vous me la deviez.

IRÈNE

Et c'est à vous de croire
Qu'il ne m'est pas permis d'en garder la mémoire.
Je fais des vœux pour vous, et vous m'épouvantez.

SCÈNE V.
Irène, Alexis, Zoé, un garde.

LE GARDE

230 Seigneur, César vous mande.

ALEXIS

Il me verra : sortez.

À Irène.

Il me verra, madame ; une telle entrevue
Ne doit point alarmer votre âme combattue.
Ne craignez rien pour lui, ne craignez rien de moi ;
À son rang comme au mien je sais ce que je doi.
235 Rentrez dans vos foyers tranquille et rassurée.

Il sort.

SCÈNE VI.
Irène, Zoé.

IRÈNE

De quel saisissement mon âme est pénétrée !
Que je sens à la fois de faiblesse et d'horreur !
Chaque mot qu'il m'a dit me remplit de terreur.
Que veut-il ? Va, Zoé, commande que sur l'heure
240 On parcoure en secret cette triste demeure,
Ces sept affreuses tours qui, depuis Constantin,
Ont de tant de héros vu l'horrible destin.
Interroge Memnon ; prends pitié de ma crainte.

ZOÉ

J'irai, j'observerai cette terrible enceinte.
245 Mais je tremble pour vous : un maître soupçonneux
Vous condamne peut-être, et vous proscrit tous deux.
Parmi tant de dangers que prétendez-vous faire ?

IRÈNE

Garder à mon époux ma foi pure et sincère ;
Vaincre un fatal amour, si son feu rallumé
250 Renaissait dans ce coeur autrefois enflammé ;
Demeurer de mes sens maîtresse souveraine,
Si la force est possible à la faiblesse humaine ;
Ne point combattre en vain mon devoir et mon sort,
Et ne déshonorer ni mes jours, ni ma mort.



ACTE II

SCÈNE I.

Alexis, Memnon.

MEMNON

255 Oui, vous êtes mandé ; mais César délibère.
Dans son inquiétude il consulte, il diffère,
Avec ses vils flatteurs en secret enfermé.
Le retour d'un héros l'a sans doute alarmé ;
Mais nous avons le temps de nous parler encore.
260 Ce salon qui conduit à ceux de Nicéphore
Mène aussi chez Irène, et je commande ici.
Sur tous vos partisans n'ayez aucun souci ;
Je les ai préparés. Si cette cour inique
Osait lever sur vous le glaive despotique,
265 Comptez sur vos amis : vous verrez devant eux
Fuir ce pompeux ramas d'esclaves orgueilleux.
Au premier mouvement notre vaillante escorte
Du rempart des sept tours ira saisir la porte ;
Et les autres, armés sous un habit de paix,
270 Inconnus à César, emplissent ce palais.
Nicéphore vous craint depuis qu'il vous offense.
Dans ce château funeste il met sa confiance :
Là, dans un plein repos, d'un mot, ou d'un coup d'oeil,
Il condamne à l'exil, aux tourments, au cercueil.
275 Il ose me compter parmi les mercenaires,
De son caprice affreux ministres sanguinaires :
Il se trompe... seigneur, quel secret embarras,
Quand j'ai tout disposé, semble arrêter vos pas ?

ALEXIS

Le remords... il faut bien que mon coeur te l'avoue.
280 Quelques exploits heureux dont l'Europe me loue,
Ma naissance, mon rang, la faveur du sénat,
Tout me criait : venez, montrez-vous à l'état.
Cette voix m'excitait. Le dépit qui me presse,
Ma passion fatale, entraînaient ma jeunesse ;
285 Je venais opposer la gloire à la grandeur,
Partager les esprits et braver l'empereur...
J'arrive, et j'entrevois ma carrière nouvelle.
Me faut-il arborer l'étendard d'un rebelle ?
La honte est attachée à ce nom dangereux.
290 Me verrai-je emporté plus loin que je ne veux ?

MEMNON

La honte ! Elle est pour vous de servir sous un
Maître.

ALEXIS

J'ose être son rival : je crains le nom de traître.

MEMNON

Soyez son ennemi dans les champs de l'honneur,
Disputez-lui l'empire, et soyez son vainqueur.

ALEXIS

295 Crois-tu que le Bosphore, et la superbe Thrace,
Et ces grecs inconstants serviraient tant d'audace ?
Je sais que les états sont pleins de sénateurs
Attachés à ma race, et dont j'aurais les coeurs :
Ils pourraient soutenir ma sanglante querelle :
300 Mais le peuple ?

MEMNON

Il vous aime : au trône il vous appelle.
Sa fougue est passagère, elle éclate à grand bruit ;
Un instant la fait naître, un instant la détruit.
J'enflamme cette ardeur ; et j'ose encor vous dire
Que je vous répondrais des coeurs de tout l'empire.
305 Paraissez seulement, mon prince, et vous ferez
Du sénat et du peuple autant de conjurés.
Dans ce palais sanglant, séjour des homicides,
Les révolutions furent toujours rapides.
Vingt fois il a suffi, pour changer tout l'état,
310 De la voix d'un pontife, ou du cri d'un soldat.
Ces soudains changements sont des coups de tonnerre
Qui dans des jours sereins éclatent sur la terre.
Plus ils sont imprévus, moins on peut échapper
À ces traits dévorants dont on se sent frapper.
315 Nous avons vu frapper ces ombres fugitives,
Fantômes d'empereurs élevés sur nos rives,
Tombant du haut du trône en l'éternel oubli,
Où leur nom d'un moment se perd enseveli.
Il est temps qu'à Byzance on reconnaisse un homme
320 Digne des vrais césars, et des beaux jours de Rome.
Byzance offre à vos mains le souverain pouvoir.
Ceux que j'y vis régner n'ont eu qu'à le vouloir :
Portés dans l'hippodrome, ils n'avaient qu'à paraître
Décorés de la pourpre et du sceptre d'un maître ;
325 Au temple de Sophie un prêtre les sacrait,
Et Byzance à genoux soudain les adorait.
Ils avaient moins que vous d'amis et de courage ;
Ils avaient moins de droits : tentez le même ouvrage ;
Recueillez les débris de leurs sceptres brisés ;
330 Vous régnez aujourd'hui, seigneur, si vous l'osez.

ALEXIS

Ami, tu me connais : j'ose tout pour Irène :
Seule elle m'a banni, seule elle me ramène ;
Seule sur mon esprit encore irrésolu
Irène a conservé son pouvoir absolu.
335 Rien ne me retient plus : on la menace, et j'aime.

MEMNON

Je me trompe, seigneur, ou l'empereur lui-même
Vient vous dicter ses lois dans ce lieu retiré.
L'attendrez-vous encore ?

ALEXIS

Oui, je lui répondrai.

MEMNON

Déjà paraît sa garde : elle m'est confiée.
340 Si de votre ennemi la haine étudiée
A conçu contre vous quelques secrets desseins,
Nous servons sous Commène, et nous sommes romains.
Je vous laisse avec lui.

Il se retire dans le fond, et se met à la tête de la garde.

SCÈNE II.

**Nicéphore, suivi de deux officiers ; Alexis,
Memnon, gardes, au fond.**

NICÉPHORE

Prince, votre présence
A jeté dans ma cour un peu de défiance.
345 Aux bords du Pont-Euxin vous m'avez bien servi ;
Mais quand César commande, il doit être obéi.
D'un regard attentif ici l'on vous contemple :
Vous donnez à ce peuple un dangereux exemple.
Vous ne deviez paraître aux murs de Constantin
350 Que sur un ordre exprès émané de ma main.

ALEXIS

Je ne le croyais pas... les états de l'empire
Connaissent peu ces lois que vous voulez prescrire ;
Et j'ai pu, sans faillir, remplir la volonté
D'un corps auguste et saint, et par vous respecté.

NICÉPHORE

355 Je le protégerai tant qu'il sera fidèle ;
Soyez-le, croyez-moi ; mais puisqu'il vous rappelle,
C'est moi qui vous renvoie aux bords du Pont-Euxin.
Sortez dès ce moment des murs de Constantin.

360 Vous n'avez plus d'excuse : et si vers le Bosphore
L'astre du jour qui luit vous revoyait encore,
Vous n'êtes plus pour moi qu'un sujet révolté.
Vous ne le serez pas avec impunité...
Voilà ce que César a prétendu vous dire.

ALEXIS

365 Les grands de qui la voix vous a donné l'empire,
Qui m'ont fait de l'état le premier après vous,
Seigneur, pourront fléchir ce violent courroux.
Ils connaissent mon nom, mon rang, et mon service,
Et vous-même avec eux vous me rendrez justice.
370 Vous me laisserez vivre entre ces murs sacrés
Que de vos ennemis mon bras a délivrés ;
Vous ne m'ôtez point un droit inviolable
Que la loi de l'état ne ravit qu'au coupable.

NICÉPHORE

Vous osez le prétendre ?

ALEXIS

Un simple citoyen
L'oserait, le devrait ; et mon droit est le sien,
375 Celui de tout mortel, dont le sort qui m'outrage
N'a point marqué le front du sceau de l'esclavage :
C'est le droit d'Alexis ; et je crois qu'il est dû
Au sang qu'il a pour vous tant de fois répandu,
Au sang dont sa valeur a payé votre gloire,
380 Et qui peut égaler (sans trop m'en faire accroire)
Le sang de Nicéphore autrefois inconnu,
Au rang de mes aïeux aujourd'hui parvenu.

NICÉPHORE

Je connais votre race, et plus, votre arrogance.
Pour la dernière fois redoutez ma vengeance.
385 N'obéirez-vous point ?

ALEXIS

Non, seigneur.

NICÉPHORE

C'est assez.

Il appelle Memnon à lui par un signe, et lui donne un billet dans le fond du théâtre.

Servez l'empire et moi, vous qui m'obéissez.

Il sort.

SCÈNE III.
Alexis, Memnon.

MEMNON

Moi, servir Nicéphore !

ALEXIS, après avoir observé le lieu où il se trouve.

Il faut d'abord m'apprendre
Ce que dit ce billet que l'on vient de te rendre.

MEMNON

Voyez.

ALEXIS, après avoir lu une partie du billet de sang-froid.

Dans son conseil l'arrêt était porté !
390 Et j'aurais dû m'attendre à cette atrocité !
Il se flattait qu'en maître il condamnait Comnène.
Il a signé ma mort.

MEMNON

Il a signé la sienne.
D'esclaves entouré, ce tyran ténébreux,
Ce despote aveuglé m'a cru lâche comme eux :
395 Tant ce palais funeste a produit l'habitude
Et de la barbarie et de la servitude !
Tant sur leur trône affreux nos césars chancelants
Pensent régner sans lois, et parler en sultans !
Mais achevez, lisez cet ordre impitoyable.

ALEXIS, relisant.

400 Plus que je ne pensais ce despote est coupable :
Irène prisonnière ! Est-il bien vrai, Memnon ?

MEMNON

Le tombeau, pour les grands, est près de la prison.

ALEXIS

Ô ciel !... de tes projets Irène est-elle instruite ?

MEMNON

405 Elle en peut soupçonner et la cause et la suite :
Le reste est inconnu.

ALEXIS

Gardons de l'affliger,
Et surtout, cher ami, cachons-lui son danger.
L'entreprise bientôt doit être découverte ;
Mais c'est quand on saura ma victoire ou ma perte.

MEMNON

Nos amis vont se joindre à ces braves soldats.

ALEXIS

410 Sont-ils prêts à marcher ?

MEMNON

Seigneur, n'en doutez pas :
Leur troupe en ce moment va s'ouvrir un passage.
Croyez que l'amitié, le zèle, et le courage,
Sont d'un plus grand service, en ces périls pressants,
Que tous ces bataillons payés par des tyrans.
415 Je les vois avancer vers la porte sacrée ;
L'empereur va lui-même en défendre l'entrée :
Du peuple soulevé j'entends déjà les cris.

ALEXIS

Nous n'avons qu'un moment ; je règne, ou je péris :
Le sort en est jeté. Prévenons Nicéphore.

Aux soldats.

420 Venez, braves amis, dont mon destin m'honore ;
Sous Memnon et sous moi vous avez combattu ;
Combattez pour Irène, et vengez sa vertu.
Irène m'appartient ; je ne puis la reprendre
Que dans des flots de sang et sous des murs en cendre :
425 Marchons sans balancer.

SCÈNE IV.

Alexis, Irène, Memnon.

IRÈNE

Où courez-vous ? Ô ciel !
Alexis ! Arrêtez : que faites-vous ? Cruel !
Demeurez ; rendez-vous à mes soins légitimes ;
Prévenez votre perte ; épargnez-vous des crimes.
Au seul nom de révolte on me glace d'effroi :
430 On me parle du sang qui va couler pour moi.
Il ne m'est plus permis, dans ma douleur muette,
De dévorer mes pleurs au fond de ma retraite.
Mon père, en ce moment, par le peuple excité,
Revient vers ce palais qu'il avait déserté ;
435 Le pontife le suit ; et, dans son ministère,
Du dieu que l'on outrage atteste la colère.
Ils vous cherchent tous deux dans ces périls
Pressants. Seigneur, écoutez-les.

ALEXIS

Irène, il n'est plus temps :
La querelle est trop grande : elle est trop engagée.

440 Je les écouterai quand vous serez vengée.

SCÈNE V.

IRÈNE

Il me fuit ! Que deviens-je ? Ô ciel ! Et quel moment !
Mon époux va périr ou frapper mon amant !
Je me jette en tes bras, ô dieu qui m'as fait naître !
Toi qui fis mon destin, qui me donnas pour maître !
445 Un mortel respectable et qui reçut ma foi,
Que je devais aimer, s'il se peut, malgré moi !
J'écoutai ma raison ; mais mon âme infidèle,
En voulant t'obéir, se souleva contre elle.
Conduis mes pas, soutiens cette faible raison ;
450 Rends la vie à ce coeur qui meurt de son poison ;
Rends la paix à l'empire aussi bien qu'à moi-même.
Conserve mon époux ; commande que je l'aime.
Le coeur dépend de toi : les malheureux humains
Sont les vils instruments de tes divines mains.
455 Dans ce désordre affreux veille sur Nicéphore :
Et, quand pour mon époux mon désespoir t'implore,
Si d'autres sentiments me sont encor permis,
Dieu, qui sais pardonner, veille sur Alexis.

SCÈNE VI.

Irène, Zoé.

ZOÉ

Ils sont aux mains ; rentrez.

IRÈNE

Et mon père ?

ZOÉ

Il arrive ;

460 Il fend les flots du peuple, et la foule craintive
De femmes, de vieillards, d'enfants, qui dans leurs bras
Poussent au ciel des cris que le ciel n'entend pas.
Le pontife sacré, par un secours utile,
Aux blessés, aux mourants, en vain donne un asile :
465 Les vainqueurs acharnés immolent sur l'autel
Les vaincus échappés à ce combat cruel.
Ne vous exposez point à ce peuple en furie.
Je vois tomber Byzance, et périr la patrie
Que nos tremblantes mains ne peuvent relever ;
470 Mais ne vous perdez pas en voulant la sauver :
Attendez du combat au moins quelque nouvelle.

IRÈNE

Non, Zoé ; le ciel veut que je tombe avec elle :
Non, je ne dois point vivre en nos murs embrasés,

Au milieu des tombeaux que mes mains ont creusés.



ACTE III

SCÈNE I. Irène, Zoé.

ZOÉ

475 Votre unique parti, madame, était d'attendre
L'irrévocable arrêt que le destin va rendre :
Une scythe aurait pu, dans les rangs des soldats,
Appeler les dangers, et chercher le trépas ;
480 Sous le ciel rigoureux de leurs climats sauvages,
La dureté des moeurs a produit ces usages.
La nature a pour nous établi d'autres lois :
Soumettons-nous au sort ; et, quel que soit son choix,
Acceptons, s'il le faut, le maître qu'il nous donne.
485 Alexis, en naissant, touchait à la couronne ;
Sa valeur la mérite ; il porte à ce combat
Ce grand coeur et ce bras qui défendit l'état ;
Surtout en sa faveur il a la voix publique.
Autant qu'elle déteste un pouvoir tyrannique,
Autant elle chérit un héros opprimé.
490 Il vaincra, puisqu'on l'aime.

IRÈNE

Eh ! Que sert d'être aimé ?
On est plus malheureux. Je sens trop que moi-même
Je crains de rechercher s'il est vrai que je l'aime,
D'interroger mon coeur, et d'oser seulement
Demander du combat quel est l'événement,
495 Quel sang a pu couler, quelles sont les victimes,
Combien dans ce palais j'ai rassemblé de crimes.
Ils sont tous mon ouvrage !

ZOÉ

À vos justes douleurs
Voulez-vous du remords ajouter les terreurs ?
Votre père a quitté la retraite sacrée
500 Où sa triste vertu se cachait ignorée :
C'est pour vous qu'il revoit ces dangereux mortels
Dont il fuyait l'approche à l'ombre des autels.
Il était mort au monde ; il rentre, pour sa fille,
Dans ce même palais où régna sa famille.
505 Vous trouverez en lui les consolations

Que le destin refuse à vos afflictions :
Jetez-vous dans ses bras.

IRÈNE

Aurai-je mérité que cet effort insigne
Le ramène à sa fille en ce cruel séjour,
510 Qu'il affronte pour moi les horreurs de la cour ?

SCÈNE II.
Irène, Léonce, Zoé.

IRÈNE

Est-ce vous qu'en ces lieux mon désespoir contemple ?
Soutien des malheureux, mon père ! Mon exemple !
Quoi ! Vous quittez pour moi le séjour de la paix !
Hélas ! Qu'avez-vous vu dans celui des forfaits ?

LÉONCE

515 Les murs de Constantin sont un champ de carnage.
J'ignore, grâce aux cieux, quel étonnant orage,
Quels intérêts de cour, et quelles factions,
Ont enfanté soudain ces désolations.
On m'apprend qu'Alexis, armé contre son maître,
520 Avec les conjurés avait osé paraître.
L'un dit qu'il a reçu la mort qu'il méritait ;
L'autre, que devant lui son empereur fuyait.
On croit César blessé ; le combat dure encore
Des portes des sept tours au canal du Bosphore :
525 Le tumulte, la mort, le crime est dans ces lieux.
Je viens vous arracher de ces murs odieux.
Si vous avez perdu dans ce combat funeste
Un empire, un époux, que la vertu vous reste.
J'ai vu trop de césars, en ce sanglant séjour,
530 De ce trône avili renversés tour à tour...
Celui de Dieu, ma fille, est seul inébranlable.

IRÈNE

On vient mettre le comble à l'horreur qui m'accable ;
Et voilà des guerriers qui m'annoncent mon sort.

SCÈNE III.

Irène, Léonce, Zoé, Memnon, suite.

MEMNON

Il n'est plus de tyran : c'en est fait, il est mort ;
535 Je l'ai vu. C'est en vain qu'étouffant sa colère,
Et tenant sous ses pieds ce fatal adversaire,
Son vainqueur Alexis a voulu l'épargner :
Les peuples dans son sang brûlaient de se baigner.

S'approchant.

Madame, Alexis règne ; à mes vœux tout conspire ;
540 Un seul jour a changé le destin de l'empire.
Tandis que la victoire en nos heureux remparts,
Relève par ses mains le trône des césars,
Qu'il rappelle la paix, à vos pieds il m'envoie,
Interprète et témoin de la publique joie.
545 Pardonnez si sa bouche, en ce même moment,
Ne vous annonce pas ce grand événement ;
Si le soin d'arrêter le sang et le carnage
Loin de vos yeux encore occupe son courage ;
S'il n'a pu rapporter à vos sacrés genoux
550 Des lauriers que ses mains n'ont cueillis que pour vous.
Je vole à l'hippodrome, au temple de Sophie,
Aux états assemblés pour sauver la patrie.
Nous allons tous nommer du saint nom d'empereur
Le héros de Byzance et son libérateur.

Il sort.

SCÈNE IV.

Irène, Léonce, Zoé.

IRÈNE

555 Que dois-je faire ? Ô Dieu !

LÉONCE

Croire un père et le suivre.
Dans ce séjour de sang vous ne pouvez plus vivre
Sans vous rendre exécration à la postérité.
Je sais que Nicéphore eut trop de dureté ;
Mais il fut votre époux : respectez sa mémoire...
560 Les devoirs d'une femme, et surtout votre gloire.
Je ne vous dirai point qu'il n'appartient qu'à vous
De venger par le sang le sang de votre époux ;
Ce n'est qu'un droit barbare, un pouvoir qui se fonde
Sur les faux préjugés du faux honneur du monde :
565 Mais c'est un crime affreux, qui ne peut s'expier,
D'être d'intelligence avec le meurtrier.
Contemplez votre état : d'un côté se présente

Un jeune audacieux de qui la main sanglante
Vient d'immoler son maître à son ambition ;
570 De l'autre est le devoir et la religion,
Le véritable honneur, la vertu, Dieu lui-même.
Je ne vous parle point d'un père qui vous aime ;
C'est vous que j'en veux croire ; écoutez votre coeur.

IRÈNE

J'écoute vos conseils ; ils sont justes, seigneur ;
575 Ils sont sacrés : je sais qu'un respectable usage
Prescrit la solitude à mon fatal veuvage.
Dans votre asile saint je dois chercher la paix
Qu'en ce palais sanglant je ne connus jamais :
J'ai trop besoin de fuir et ce monde que j'aime,
580 Et son prestige horrible... et de me fuir moi-même.

LÉONCE

Venez donc, cher appui de ma caducité ;
Oubliez avec moi tout ce que j'ai quitté :
Croyez qu'il est encore, au sein de la retraite,
Des consolations pour une âme inquiète.
585 J'y trouvai cette paix que vous cherchiez en vain ;
Je vous y conduirai ; j'en connais le chemin :
Je vais tout préparer... jurez à votre père,
Par le dieu qui m'amène, et dont l'oeil vous éclaire,
Que vous accomplirez dans ces tristes remparts
590 Les devoirs imposés aux veuves des césars.

IRÈNE

Ces devoirs, il est vrai, peuvent sembler austères :
Mais, s'ils sont rigoureux, ils me sont nécessaires.

LÉONCE

Qu'Alexis pour jamais soit oublié de nous.

IRÈNE

Quand je dois l'oublier, pourquoi m'en parlez-vous ?
595 Je sais que j'aurais dû vous demander pour grâce
Ces fers que vous m'offrez, et qu'il faut que j'embrasse.
Après l'orage affreux que je viens d'essuyer,
Dans le port avec vous il faut tout oublier.
J'ai haï ce palais, lorsqu'une cour flatteuse
600 M'offrait de vains plaisirs, et me croyait heureuse :
Quand il est teint de sang, je le dois détester.
Eh ! Quel regret, seigneur, aurais-je à le quitter ?
Dieu me l'a commandé par l'organe d'un père ;
Je lui vais obéir, je vais vous satisfaire ;
605 J'en fais entre vos mains un serment solennel...
Je descends de ce trône, et je marche à l'autel.

LÉONCE

Adieu : souvenez-vous de ce serment terrible.

Il sort.

SCÈNE V.
Irène, Zoé.

ZOÉ

Quel est ce joug nouveau qu'à votre coeur sensible
Un père impose encore en ce jour effrayant ?

IRÈNE

610 Oui, je le veux remplir ce rigoureux serment ;
Oui, je veux consommer mon fatal sacrifice.
Je change de prison, je change de supplice.
Toi qui, toujours présente à mes tourments divers,
Au trouble de mon coeur, au fardeau de mes fers,
615 Partageas tant d'ennuis et de douleurs secrètes,
Oseras-tu me suivre au fond de ces retraites
Où mes jours malheureux vont être ensevelis ?

ZOÉ

Les miens dans tous les temps vous sont assujettis.
Je vois que notre sexe est né pour l'esclavage ;
620 Sur le trône, en tout temps, ce fut votre partage :
Ces moments si brillants, si courts, et si trompeurs,
Qu'on nommait vos beaux jours, étaient de longs malheurs.
Souveraine de nom, vous serviez sous un maître ;
Et quand vous êtes libre, et que vous devez l'être,
625 Le dangereux fardeau de votre dignité
Vous replonge à l'instant dans la captivité !
Les usages, les lois, l'opinion publique,
Le devoir, tout vous tient sous un joug tyrannique.

IRÈNE

Je porterai ma chaîne... il ne m'est plus permis
630 D'oser m'intéresser aux destins d'Alexis :
Je ne puis respirer le même air qu'il respire.
Qu'il soit à d'autres yeux le sauveur de l'empire,
Qu'on chérisse dans lui le plus grand des césars,
Il n'est qu'un criminel à mes tristes regards ;
635 Il n'est qu'un parricide ; et mon âme est forcée
À chasser Alexis de ma triste pensée.
Si, dans la solitude où je vais renfermer
Des sentiments secrets trop prompts à m'alarmer,
Je me ressouvenais qu'Alexis fut aimable...
640 Qu'il était un héros... je serais trop coupable.
Va, ma chère Zoé, va presser mon départ ;
Sauve-moi d'un séjour que j'ai quitté trop tard :
Je vais trouver soudain le pontife et mon père,
Et je marche sans crainte au jour pur qui m'éclaire.

En voyant Alexis.

645 Ciel !

SCÈNE VI.

**Irène, Alexis, gardes, qui se retirent après
avoir mis un trophée aux pieds d'Irène.**

ALEXIS

Je mets à vos pieds, en ce jour de terreur,
Tout ce que je vous dois, un empire et mon coeur.
Je n'ai point disputé cet empire funeste ;
Il n'était rien sans vous : la justice céleste
N'en devait dépouiller d'indignes souverains
650 Que pour le rétablir par vos augustes mains.
Régnez, puisque je règne, et que ce jour commence
Mon bonheur et le vôtre, et celui de Byzance.

IRÈNE

Quel bonheur effroyable ! Ah, prince ! Oubliez-vous
Que vous êtes couvert du sang de mon époux ?

ALEXIS

655 Oui ! Je veux de la terre effacer sa mémoire ;
Que son nom soit perdu dans l'éclat de ma gloire ;
Que l'empire romain, dans sa félicité,
Ignore s'il régna, s'il a jamais été.
Je sais que ces grands coups, la première journée,
660 Font murmurer la Grèce et l'Asie étonnée :
Il s'élève soudain des censeurs, des rivaux :
Bientôt on s'accoutume à ses maîtres nouveaux ;
On finit par aimer leur puissance établie :
Qu'on sache gouverner, madame, et tout s'oublie.
665 Après quelques moments d'une juste rigueur,
Que l'intérêt public exige d'un vainqueur,
Ramenez les beaux jours où l'heureuse Livie
Fit adorer Auguste à la terre asservie.

IRÈNE

670 Alexis ! Alexis ! Ne nous abusons pas :
Les forfaits et la mort ont marché sur nos pas ;
Le sang crie ; il s'élève, il demande justice.
Meurtrier de César, suis-je votre complice ?

ALEXIS

Ce sang sauvait le vôtre, et vous m'en punissez !
Qui ? Moi ? Je suis coupable à vos yeux offensés !
675 Un despote jaloux, un maître impitoyable,
Grâce au seul nom d'époux, est pour vous respectable !
Ses jours vous sont sacrés ! Et votre défenseur
N'était donc qu'un rebelle, et n'est qu'un ravisseur !
Contre votre tyran quand j'osais vous défendre,
680 À votre ingratitude aurais-je dû m'attendre ?

IRÈNE

Je n'étais point ingrate : un jour vous apprendrez
Les malheureux combats de mes sens déchirés ;
Vous plaindrez une femme en qui, dès son enfance,
Son coeur et ses parents formèrent l'espérance
685 De couler de ses ans l'inaltérable cours
Sous les lois, sous les yeux du héros de nos jours ;
Vous saurez qu'il en coûte alors qu'on sacrifie
À des devoirs sacrés le bonheur de sa vie.

ALEXIS

Quoi ! Vous pleurez, Irène ! Et vous m'abandonnez !

IRÈNE

690 À nous fuir pour jamais nous sommes condamnés.

ALEXIS

Eh ! Qui donc nous condamne ? Une loi fanatique !
Un respect insensé pour un usage antique,
Embrassé par un peuple amoureux des erreurs,
Méprisé des césars, et surtout des vainqueurs !

IRÈNE

695 Nicéphore au tombeau me retient asservie,
Et sa mort nous sépare encor plus que sa vie.

ALEXIS

Chère et fatale Irène, arbitre de mon sort,
Vous vengez Nicéphore et me donnez la mort.

IRÈNE

700 Vivez, régnez sans moi, rendez heureux l'empire :
Le destin vous seconde ; il veut qu'une autre expire.

ALEXIS

Et vous daignez parler avec tant de bonté !
Et vous vous obstinez à tant de cruauté !
Que m'offriraient de pis la haine et la colère ?
Serez-vous à vous-même à tout moment contraire ?
705 Un père, je le vois, vous contraint de me fuir :
À quel autre auriez-vous promis de vous trahir ?

IRÈNE

À moi-même, Alexis.

ALEXIS

Non, je ne le puis croire,
Vous n'avez point cherché cette affreuse victoire ;
Vous ne renoncez point au sang dont vous sortez,
710 À vos sujets soumis, à vos prospérités,

Pour aller enfermer cette tête adorée
Dans le réduit obscur d'une prison sacrée.
Votre père vous trompe : une imprudente erreur,
Après l'avoir séduit, a séduit votre coeur.
715 C'est un nouveau tyran dont la main vous opprime :
Il s'immola lui-même et vous fit sa victime.
N'a-t-il fui les humains que pour les tourmenter ?
Sort-il de son tombeau pour nous persécuter ?
Plus cruel envers vous que Nicéphore même,
720 Veut-il assassiner une fille qu'il aime ?
Je cours à lui, madame, et je ne prétends pas
Qu'il donne contre moi des lois dans mes états.
S'il méprise la cour, et si son coeur l'abhorre,
Je ne souffrirai pas qu'il la gouverne encore,
725 Et que de son esprit l'imprudente rigueur
Persécute son sang, son maître, et son vengeur.

SCÈNE VII.

Irène, Alexis, Zoé.

ZOÉ

Madame, on vous attend : Léonce votre père,
Le ministre du dieu qui règne au sanctuaire,
Sont prêts à vous conduire, hélas ! Selon vos vœux,
730 À cet auguste asile... heureux ou malheureux.

IRÈNE

Tout est prêt : je vous suis...

ALEXIS

Et moi, je vous devance ;
Je vais de ces ingrats réprimer l'insolence,
M'assurer à leurs yeux du prix de mes travaux,
Et deux fois en un jour vaincre tous mes rivaux.

SCÈNE VIII.

IRÈNE

- 735 Que vais-je devenir ? Comment échapperai-je
Au précipice horrible, au redoutable piège,
Où mes pas égarés sont conduits malgré moi ?
Mon amant a tué mon époux et mon roi ;
Et sur son corps sanglant cette main forcenée
- 740 Ose allumer pour moi le flambeau d'hyménée !
Il veut que cette bouche, aux marches de l'autel,
Jure à son meurtrier un amour éternel !
Oui, grand dieu, je l'aimais ; et mon âme égarée
De ce poison fatal est encore enivrée.
- 745 Que voulez-vous de moi, dangereux Alexis ?
Amant que j'abandonne, amant que je chéris,
Me forcez-vous au crime, et voulez-vous encore
Être plus mon tyran que ne fut Nicéphore ?



ACTE IV

SCÈNE I. Irène, Zoé.

ZOÉ

750 Quoi ! Vous n'avez osé, timide et confondue,
D'un père et d'un amant soutenir l'entrevue !
Ah ! Madame ! En secret auriez-vous pu sentir
De ce départ fatal un juste repentir ?

IRÈNE

Moi !

ZOÉ

755 Souvent le danger dont on bravait l'image,
Au moment qu'il approche, étonne le courage :
La nature s'effraye, et nos secrets penchants
Se réveillent dans nous, plus forts et plus puissants.

IRÈNE

760 Non, je n'ai point changé ; je suis toujours la même ;
Je m'abandonne entière à mon père qui m'aime.
Il est vrai, je n'ai pu, dans ce fatal moment,
Soutenir les regards d'un père et d'un amant ;
Je ne pouvais parler : tremblante, évanouie,
Le jour se refusait à ma vue obscurcie ;
Mon sang s'était glacé ; sans force et sans secours,
Je touchais à l'instant qui finissait mes jours.
765 Rendrai-je grâce aux mains dont je suis secourue ?
Soutiendrai-je la vie, hélas ! Qu'on m'a rendue ?
Si Léonce paraît, je sens couler mes pleurs ;
Si je vois Alexis, je frémis et je meurs ;
Et je voudrais cacher à toute la nature
770 Mes sentiments, ma crainte, et les maux que j'endure.
Ah ! Que fait Alexis ?

ZOÉ

Il veut en souverain
Vous replacer au trône, et vous donner sa main.
À Léonce, au pontife, il s'expliquait en maître ;
Dans ses emportements j'ai peine à le connaître :

775 Il ne souffrira point que vous osiez jamais
Disposer de vous-même, et sortir du palais.

IRÈNE

Ciel, qui lis dans mon coeur, qui vois mon sacrifice,
Tu ne souffriras pas que je sois sa complice !

ZOÉ

Que vous êtes en proie à de tristes combats !

IRÈNE

780 Tu les connais ; plains-moi, ne me condamne pas.
Tout ce que peut tenter une faible mortelle,
Pour se punir soi-même, et pour régner sur elle,
Je l'ai fait, tu le sais ; je porte encor mes pleurs
Au dieu dont la bonté change, dit-on, les coeurs.
785 Il n'a point exaucé mes plaintes assidues ;
Il repousse mes mains vers son trône étendues ;
Il s'éloigne.

ZOÉ

Et pourtant, libre dans vos ennuis,
Vous fuyez votre amant.

IRÈNE

Peut-être je ne puis.

ZOÉ

Je vous vois résister au feu qui vous dévore.

IRÈNE

790 En voulant l'étouffer, l'allumerais-je encore ?

ZOÉ

Alexis ne veut vivre et régner que pour vous.

IRÈNE

Non, jamais Alexis ne sera mon époux.
Eh bien ! Si dans la Grèce un usage barbare,
Contraire à ceux de Rome, indignement sépare
795 Du reste des humains les veuves des césars,
Si ce dur préjugé règne dans nos remparts,
Cette loi rigoureuse, est-ce un ordre suprême
Que du haut de son trône ait prononcé Dieu même ?
Contre vous de sa foudre a-t-il voulu s'armer ?

IRÈNE

800 Oui : tu vois quel mortel il me défend d'aimer.

ZOÉ

Ainsi, loin du palais où vous fûtes nourrie,
Vous allez, belle Irène, enterrer votre vie !

IRÈNE

Je ne sais où je vais... humains ! Faibles humains !
Réglons-nous notre sort ? Est-il entre nos mains ?

SCÈNE II.

Irène, Léonce, Zoé.

LÉONCE

805 Ma fille, il faut me suivre, et fuir en diligence
Ce séjour odieux fatal à l'innocence.
Cessez de redouter, en marchant sur mes pas,
Les efforts des tyrans qu'un père ne craint pas :
Contre ces noms fameux d'auguste et d'invincible,
810 Un mot, au nom du ciel, est une arme terrible,
Et la religion, qui leur commande à tous,
Leur met un frein sacré qu'ils mordent à genoux.
Mon cilice, qu'un prince avec dédain contemple,
L'emporte sur sa pourpre, et lui commande au temple.
815 Vos honneurs, avec moi plus sûrs et plus constants,
Des volages humains seront indépendants ;
Ils n'auront pas besoin de frapper le vulgaire
Par l'éclat emprunté d'une pompe étrangère,
Vous avez trop appris qu'elle est à dédaigner :
820 C'est loin du trône enfin que vous allez régner.

IRÈNE

Je vous l'ai déjà dit, sans regret je le quitte.
Le nouveau César vient ; je pars, et je l'évite.

Elle sort.

LÉONCE

Je ne vous quitte pas.

SCÈNE III.
Alexis, Léonce.

ALEXIS

C'en est trop ; arrêtez :
Pour la dernière fois, père injuste, écoutez ;
825 Écoutez votre maître à qui le sang vous lie,
Et qui pour votre fille a prodigué sa vie,
Celui qui d'un tyran vous a tous délivrés,
Ce vainqueur malheureux que vous désespérez.
Le souverain sacré des autels de Sophie,
830 Dont la cabale altière à la vôtre est unie,
Contre moi vous seconde, et croit impunément
Ravir, au nom du ciel, Irène à son amant.
Je vous ai tous servis, vous, Irène et Byzance ;
Votre fille en était la juste récompense,
835 Le seul prix qu'on devait à mon bras, à ma foi,
Le seul objet enfin qui soit digne de moi.
Mon cœur vous est ouvert, et vous savez si j'aime.
Vous venez m'enlever la moitié de moi-même,
Vous qui, dès le berceau nous unissant tous deux,
840 D'une main paternelle aviez formé nos noeuds ;
Vous, par qui tant de fois elle me fut promise,
Vous me la ravissez lorsque je l'ai conquise,
Lorsque je l'ai sauvée, et vous, et tout l'état !
Mortel trop vertueux, vous n'êtes qu'un ingrat.
845 Vous m'osez proposer que mon cœur s'en détache !
Rendez-la-moi, cruel, ou que je vous l'arrache :
Embrassez un fils tendre, et né pour vous chérir,
Ou craignez un vengeur armé pour vous punir.

LÉONCE

Ne soyez l'un ni l'autre, et tâchez d'être juste.
850 Rapidement porté jusqu'à ce trône auguste,
Méritez vos succès... écoutez-moi, seigneur :
Je ne puis ni flatter ni craindre un empereur ;
Je n'ai point déserté ma retraite profonde
Pour livrer mes vieux ans aux intrigues du monde,
855 Aux passions des grands, à leurs vœux emportés :
Je ne puis qu'annoncer de dures vérités ;
Qui ne sert que son Dieu n'en a point d'autre à dire :
Je vous parle en son nom comme au nom de l'empire,
Vous êtes aveuglé ; je dois vous découvrir
860 Le crime et les dangers où vous voulez courir.
Sachez que sur la terre il n'est point de contrée,
De nation féroce et du monde abhorrée,
De climat si sauvage, où jamais un mortel
D'un pareil sacrilège osât souiller l'autel.
865 Écoutez Dieu qui parle, et la terre qui crie :
" tes mains à ton monarque ont arraché la vie ;
N'épouse point sa veuve. " ou si de cette voix
Vous osez dédaigner les éternelles lois,
Allez ravir ma fille, et cherchez à lui plaire,
870 Teint du sang d'un époux et de celui d'un père :

Frappez...

ALEXIS, en se détournant.

Je ne le puis... et, malgré mon courroux,
Ce coeur que vous percez s'est attendri sur vous.
La dureté du vôtre est-elle inaltérable ?
Ne verrez-vous dans moi qu'un ennemi coupable ?
875 Et regretterez-vous votre persécuteur
Pour élever la voix contre un libérateur ?
Tendre père d'Irène, hélas ! Soyez mon père ;
D'un juge sans pitié quittez le caractère ;
Ne sacrifiez point et votre fille et moi
880 Aux superstitions qui vous servent de loi ;
N'en faites point une arme odieuse et cruelle,
Et ne l'enfonchez point d'une main paternelle
Dans ce coeur malheureux qui veut vous révérer,
Et que votre vertu se plaît à déchirer.
885 Tant de sévérité n'est point dans la nature ;
D'un affreux préjugé laissez là l'imposture ;
Cessez...

LÉONCE

Dans quelle erreur votre esprit est plongé ?
La voix de l'univers est-elle un préjugé ?

ALEXIS

Vous disputez, Léonce, et moi je suis sensible.

LÉONCE

890 Je le suis comme vous... le ciel est inflexible.

ALEXIS

Vous le faites parler : vous me forcez, cruel,
À combattre à la fois et mon père et le ciel.
Plus de sang va couler pour cette injuste Irène,
Que n'en a répandu l'ambition romaine :
895 La main qui vous sauva n'a plus qu'à se venger.
Je détruirai ce temple où l'on m'ose outrager ;
Je briserai l'autel défendu par vous-même,
Cet autel en tout temps rival du diadème,
Ce fatal instrument de tant de passions,
900 Chargé par nos aïeux de l'or des nations,
Cimenté de leur sang, entouré de rapines.
Vous me verrez, ingrat, sur ces vastes ruines,
De l'hymen qu'on réprouve allumer les flambeaux
Au milieu des débris, du sang, et des tombeaux.

LÉONCE

905 Voilà donc les horreurs où la grandeur suprême,
Alors qu'elle est sans frein, s'abandonne elle-même !
Je vous plains de régner.

ALEXIS

Je me suis emporté :
Je le sens, j'en rougis ; mais votre cruauté,

910 Tranquille en me frappant, barbare avec étude,
Insulte avec plus d'art, et porte un coup plus rude.
Retirez-vous ; fuyez.

LÉONCE

J'attendrai donc, seigneur,
Que l'équité m'appelle, et parle à votre coeur.

ALEXIS

Non, vous n'attendrez point : décidez tout à l'heure
S'il faut que je me venge, ou s'il faut que je meure.

LÉONCE

915 Voilà mon sang, vous dis-je, et je l'offre à vos coups.
Respectez mon devoir ; il est plus fort que vous.

Il sort.

SCÈNE IV.

ALEXIS

Que son sort est heureux ! Assis sur le rivage,
Il regarde en pitié ce turbulent orage
Qui de mon triste règne a commencé le cours.
920 Irène a fait le charme et l'horreur de mes jours :
Sa faiblesse m'immole aux erreurs de son père,
Aux discours insensés d'un aveugle vulgaire.
Ceux en qui j'espérais sont tous mes ennemis.
J'aime, je suis César, et rien ne m'est soumis !
925 Quoi ! Je puis sans rougir, dans les champs du carnage,
Lorsqu'un scythe, un germain succombe à mon courage,
Sur son corps tout sanglant qu'on apporte à mes yeux,
Enlever son épouse à l'aspect de ses dieux,
Sans qu'un prêtre, un soldat, ose lever la tête !
930 Aucun n'ose douter du droit de ma conquête ;
Et mes concitoyens me défendront d'aimer
La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer !
Entrons.

SCÈNE V.
Alexis, Zoé.

ALEXIS

Eh bien ! Zoé, que venez-vous m'apprendre ?

ZOÉ

Dans son appartement gardez-vous de vous rendre.
935 Léonce et le pontife épouvantent son cœur ;
Leur voix sainte et funeste y porte la terreur :
Gémissante à leurs pieds, tremblante, évanouie,
Nos tristes soins à peine ont rappelé sa vie.
Des murs de ce palais ils osent l'arracher ;
940 Une triste retraite à jamais va cacher
Du reste de la terre Irène abandonnée :
Des veuves des césars telle est la destinée.
On ne verrait en vous qu'un tyran furieux,
Un soldat sacrilège, un ennemi des cieux,
945 Si, voulant abolir ces usages sinistres,
De la religion vous braviez les ministres.
L'impératrice en pleurs vous conjure à genoux
De ne point écouter un imprudent courroux,
De la laisser remplir ces devoirs déplorables
950 Que des maîtres sacrés jugent inviolables.

ALEXIS

Des maîtres où je suis ! ... j'ai cru n'en avoir plus.
À moi, gardes, venez.

SCÈNE VI.
Alexis, Zoé, Memnon, gardes.

ALEXIS

Mes ordres absolus
Sont que de cette enceinte aucun mortel ne sorte :
Qu'on soit armé partout ; qu'on veille à cette porte.
955 Allez. On apprendra qui doit donner la loi,
Qui de nous est César, ou le pontife, ou moi.
Chère Zoé, rentrez : avertissez Irène
Qu'on lui doit obéir, et qu'elle s'en souviene.

À Memnon.

Ami, c'est avec toi qu'aujourd'hui j'entreprends
960 De briser en un jour tous les fers des tyrans :
Nicéphore est tombé ; chassons ceux qui nous restent,
Ces tyrans des esprits que mes chagrins détestent.
Que le père d'Irène, au palais arrêté,
Ait enfin moins d'audace et moins d'autorité ;
965 Qu'éloigné de sa fille, et réduit au silence,
Il ne soulève plus les peuples de Byzance ;

Que cet ardent pontife au palais soit gardé ;
Un autre plus soumis par mon ordre est mandé,
Qui sera plus docile à ma voix souveraine.
970 Constantin, Théodose, en ont trouvé sans peine :
Plus criminels que moi dans ce triste séjour,
Les cruels n'avaient pas l'excuse de l'amour.

MEMNON

César, y pensez-vous ? Ce vieillard intraitable,
Opiniâtre, altier, est pourtant respectable.
975 Il est de ces vertus que, forcés d'estimer,
Même en les détestant, nous tremblons d'opprimer.
Eh ! Ne craignez-vous point, par cette violence,
De faire au cœur d'Irène une mortelle offense ?

ALEXIS

Non ; j'y suis résolu... je vous dois ma grandeur,
980 Et mon trône, et ma gloire... il manque le bonheur.
Je succombe, en régnant, au destin qui m'outrage :
Secondez mes transports ; achevez votre ouvrage.



ACTE V

SCÈNE I.

Alexis, Memnon.

MEMNON

Oui, quelquefois, sans doute, il est plus difficile
De s'assurer chez soi d'un sort pur et tranquille
985 Que de trouver la gloire au milieu des combats
Qui dépendent de nous moins que de nos soldats.
Je vous l'ai dit : Irène, en sa juste colère,
Ne pardonnera point l'attentat sur son père.

ALEXIS

Mais quoi ! Laisser près d'elle un maître impérieux
990 Qui lui reprochera le pouvoir de ses yeux ;
Qui, lui faisant surtout un crime de me plaire,
Et tournant à son gré ce coeur souple et sincère,
Gouvernant sa faiblesse, et trompant sa candeur,
Va changer par degrés sa tendresse en horreur !
995 Je veux régner sur elle ainsi que sur Byzance,
La couvrir des rayons de ma toute-puissance ;
Et que ce maître altier, qui veut donner la loi,
Soit aux pieds de sa fille, et la serve avec moi.

MEMNON

Vous vous trompiez, César ; j'ai prévu vos alarmes ;
1000 Vous avez contre vous tourné vos propres armes.
C'en est fait ; je vous plains.

ALEXIS

Tu m'as donc obéi ?

MEMNON

C'était avec regret ; mais je vous ai servi :
J'ai saisi ce vieillard ; et César qui soupire
Des faiblesses d'amour m'apprend quel est l'empire.
1005 Mais, après cette injure, auriez-vous espéré
De ramener à vous un esprit ulcéré ?
Eh ! Pourquoi consulter, dans de telles alarmes,
Un vieux soldat blanchi dans les horreurs des armes ?

ALEXIS

1010 Ah ! Cher et sage ami, que tes yeux éclairés
Ont bien prévu l'effet de mes vœux égarés !
Que tu connais ce cœur si contraire à soi-même,
Esclave révolté qui perd tout ce qu'il aime,
Aveugle en son courroux, prompt à se démentir,
Né pour les passions, et pour le repentir !

Memnon sort.

SCÈNE II.
Alexis, Zoé.

ALEXIS

1015 Venez, venez, Zoé, vous que chérit Irène ;
Jugez si mon amour a mérité sa haine,
Si je voulais en maître, en vainqueur, en César,
Montrer l'auguste Irène enchaînée à mon char.
Je n'ordonnerai point qu'une odieuse fête
1020 Au temple du Bosphore avec éclat s'apprête ;
Je n'insulterai point à ces préventions
Que le temps enracine au cœur des nations :
Je prétends préparer cet hymen où j'aspire
Loin d'un peuple importun qu'un vain spectacle attire.
1025 Vous connaissez l'autel qu'éleva dans ces lieux
Avec simplicité la main de nos aïeux :
N'admettant pour garants de la foi qu'on se donne
Que deux amis, un prêtre, et le ciel qui pardonne,
C'est là que devant Dieu je promettrai mon cœur.
1030 Est-il indigne d'elle ? Inspire-t-il l'horreur ?
Dites-moi par pitié si son âme agitée
Aux offres que je fais recule épouvantée ;
Si mon profond respect ne peut que l'indigner ;
Enfin si je l'offense en la faisant régner.

ZOÉ

1035 Ce matin, je l'avoue, en proie à ses alarmes,
Votre nom prononcé faisait couler ses larmes :
Mais depuis que Léonce ici vous a parlé,
L'oeil fixe, le front pâle, et l'esprit accablé,
Elle garde avec nous un farouche silence ;
1040 Son cœur ne nous fait plus la triste confidence
De ce remords puissant qui combat ses désirs ;
Ses yeux n'ont plus de pleurs, et sa voix de soupirs.
De son dernier affront profondément frappée,
De Léonce et de vous tout entière occupée,
1045 À nos empressements elle n'a répondu
Que d'un regard mourant, d'un visage éperdu ;
Ne pouvant repousser de sa sombre pensée
Le douloureux fardeau qui la tient oppressée.

ALEXIS

Hélas ! Elle vous aime, et sans doute me craint.
1050 Si dans mon désespoir votre amitié me plaint,
Si vous pouvez beaucoup sur ce coeur noble et tendre,
Résolvez-la du moins à me voir, à m'entendre,
À ne point rejeter les vœux humiliés
D'un empereur soumis et tremblant à ses pieds.
1055 Le vainqueur de César est l'esclave d'Irène ;
Elle étend à son choix, ou resserre sa chaîne :
Qu'elle dise un seul mot.

ZOÉ

Jusques en ce séjour
Je la vois avancer par ce secret détour.

ALEXIS

C'est elle-même, ô ciel !

ZOÉ

À la terre attachée,
1060 Sa vue à notre aspect s'égaré effarouchée ;
Elle avance vers vous, mais sans vous regarder ;
Je ne sais quelle horreur semble la posséder.

ALEXIS

Irène, est-ce bien vous ? Quoi ! Loin de me répondre,
À peine d'un regard elle veut me confondre !

SCÈNE III.
Alexis, Irène, Zoé.

IRÈNE

Un des soldats qui l'accompagnent lui approche un fauteuil.
1065 Un siège... je succombe. En ces lieux écartés
Attendez-moi, soldats... Alexis, écoutez.

D'une voix inégale, entrecoupée, mais ferme autant que douloureuse.
Sachant ce que je souffre, et voyant ce que j'ose,
D'un pareil entretien vous pénétrez la cause,
Et l'on saura bientôt si j'ai dû vous parler :
1070 D'un reproche assez grand je puis vous accabler ;
Mais l'excès du malheur affaiblit la colère.
Teint du sang d'un époux vous m'enlevez un père ;
Vous cherchez contre vous encore à soulever
Cet empire et ce ciel que vous osez braver.
1075 Je vois l'emportement de votre affreux délire
Avec cette pitié qu'un frénétique inspire ;
Et je ne viens à vous que pour vous retirer

Du fond de cet abîme où je vous vois entrer.
Je plaignais de vos sens l'aveuglement funeste :
1080 On ne peut le guérir... un seul parti me reste.
Allez trouver mon père, implorez son pardon ;
Revenez avec lui : peut-être la raison,
Le devoir, l'amitié, l'intérêt qui nous lie,
La voix du sang qui parle à son âme attendrie,
1085 Rapprocheront trois coeurs qui ne s'accordaient pas.
Un moment peut finir tant de tristes combats.
Allez : ramenez-moi le vertueux Léonce ;
Sur mon sort avec vous que sa bouche prononce :
Puis-je y compter ?

ALEXIS

J'y cours, sans rien examiner.
1090 Ah ! Si j'osais penser qu'on pût me pardonner,
Je mourrais à vos pieds de l'excès de ma joie.
Je vole aveuglément où votre ordre m'envoie ;
Je vais tout réparer : oui, malgré ses rigueurs,
Je veux qu'avec ma main sa main sèche vos pleurs.
1095 Irène, croyez-moi ; ma vie est destinée
À vous faire oublier cette affreuse journée :
Votre père adouci ne reverra dans moi
Qu'un fils tendre et soumis, digne de votre foi.
Si trop de sang pour vous fut versé dans la Thrace,
1100 Mes bienfaits répandus en couvriront la trace ;
Si j'offensai Léonce, il verra tout l'état
Expier avec moi cet indigne attentat.
Vous régnerez tous deux : ma tendresse n'aspire
Qu'à laisser dans ses mains les rênes de l'empire.
1105 J'en jure les héros dont nous tenons le jour,
Et le ciel qui m'entend, et vous, et mon amour.
Irène, en s'attendrissant et en retenant ses larmes.
Allez ; ayez pitié de cette infortunée :
Le ciel vous l'arracha ; pour vous elle était née.
1110 Allez, prince.

ALEXIS

Ah ! Grand dieu, témoin de ses bontés,
Je serai digne enfin de mon bonheur !

IRÈNE

Partez.

Il sort.

En pleurant.

Suivez ses pas, Zoé, si fidèle et si chère.

SCÈNE IV.

IRÈNE, se levant.

Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je fait ! Et qu'est-ce que j'espère ?
Je ne me connais plus... tandis qu'il me parlait,
1115 Au seul son de sa voix tout mon coeur s'échappait :
Chaque mot, chaque instant portait dans ma blessure
Des poisons dévorants dont frémit la nature.

Elle marche égarée et hors d'elle-même.

Non, ne m'obéis point ; non, mon cher Alexis ;
N'amène point mon père à mes yeux obscurcis ;
1120 Reviens... ah ! Je te vois ; ah ! Je t'entends encore :
J'idolâtre avec toi le crime que j'abhorre...
Ô crime ! éloigne-toi... ciel ! ... quel objet affreux !
Quel spectre menaçant se jette entre nous deux !
Est-ce toi, Nicéphore ! Ombre terrible, arrête :
1125 Ne verse que mon sang, ne frappe que ma tête ;
Moi seule j'ai tout fait : c'est mon coupable amour,
C'est moi qui t'ai trahi, qui t'ai ravi le jour.
Quoi ! Tu te joins à lui, toi, mon malheureux père !
Tu poursuis cette fille homicide, adultère !
1130 Fuis, mon cher Alexis ; détourne avec horreur
Ces yeux si dangereux, si puissants sur mon coeur !
Dégage de mes mains ta main de sang fumante ;
Mon père et mon époux poursuivent ton amante !
Sur leurs corps tout sanglants me faudra-t-il marcher
1135 Pour voler dans tes bras dont on vient m'arracher ?
Ah ! Je reviens à moi... religion sacrée,
Devoir, nature, honneur, à cette âme égarée
Vous rendez sa raison, vous calmez ses esprits...
Je ne vous entends plus, si je vois Alexis ! ...
1140 Dieu, que je veux servir, et que pourtant j'outrage,
Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage ?
Contre un faible roseau pourquoi veux-tu t'armer ?
Qu'ai-je fait ? Tu le sais : tout mon crime est d'aimer !
Malgré mon repentir, malgré ta loi suprême,
1145 Tu vois que mon amant l'emporte sur toi-même :
Il règne, il t'a vaincu dans mes sens obscurcis...
Eh bien ! Voilà mon coeur ; c'est là qu'est Alexis :
Oui, tant que je respire il en est le seul maître.
Je sens qu'en l'adorant je vais te méconnaître...
1150 Je trahis et l'hymen, et la nature, et toi...

Elle tire un poignard, et se frappe.

Je te venge de lui, je te venge de moi.
Alexis fut mon dieu, je te le sacrifie :
Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.

Elle tombe dans un fauteuil.

SCÈNE V.

**Irène, mourante ; Alexis, Léonce, Memnon,
suite.**

ALEXIS

Je vous ramène un père, et je me suis flatté
1155 Que nous pourrions fléchir sa dure austérité ;
Que sa justice enfin, me jugeant moins coupable,
Daignerait... juste dieu ! Quel spectacle effroyable !
Irène, chère Irène !

LÉONCE

Ô ma fille ! Ô fureur !

ALEXIS, se jetant aux genoux d'Irène.

Quel démon t'inspirait ?

IRÈNE, à Alexis, à Léonce.

Mon amour, votre honneur.
1160 J'adorais Alexis, et je m'en suis punie.

Alexis veut se tuer ; Memnon l'arrête.s

LÉONCE

Ah ! Mon zèle funeste eut trop de barbarie.

IRÈNE, lui tendant les mains.

Souvenez-vous de moi... plaignez tous deux mon sort...
Ciel ! Prends soin d'Alexis, et pardonne ma mort.

ALEXIS, à genoux d'un côté.

Irène ! Irène ! Ah, dieu !

LÉONCE, à genoux de l'autre côté.

1165 Déplorable victime !

IRÈNE

Pardonne, Dieu clément ! Ma mort est-elle un crime ?

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].